

Le respect de la dignité personnelle est la mesure de toutes les libertés publiques. M. Guizot dit, dans les *Mémoires de mon temps* : « On n'élève pas les âmes sans les affranchir. » La réciproque est vraie.

Comment, dira-t-on, des écrivains tels que MM. Cousin, Alexis de Tocqueville et Guizot n'ont-ils pas déduit d'un principe qui leur est cher toute la morale humaine, tout le droit révolutionnaire, abstraction faite de toute croyance religieuse ?

Nous ne nous chargeons pas d'expliquer les inconséquences des autres : nous répondrons, seulement pour nous-mêmes, que l'incompatibilité absolue entre les lois de la morale et les dogmes de la religion n'avait jamais été jusqu'à présent révoquée en doute; qu'ensuite la religion, en tant qu'aspiration vers l'absolu, ne pouvant jamais être entièrement détruite, on lui supposait, dans les mœurs, toujours la même nécessité, la même intensité, la même influence; on ne se demandait pas si son action était purement transitoire; si, à partir d'un certain moment, elle devait décroître en raison même du progrès de la Justice. C'est du reste le caractère de la philosophie ecclésiastique, comme de la politique conservatrice, de maintenir tous les principes, toutes les spontanésités, toutes les forces de l'humanité, sans se préoccuper de leur accord, pas plus que de leur procès ou de leur recul.

Le respect de la dignité personnelle est le principe de toutes les vertus sociales que les moralistes distinguent ordinairement de la Justice, et qui n'en sont que des formes variées : l'affabilité, la politesse, la tolérance, la charité.

« On déshonore la Justice, dit Fénelon, quand on n'y joint pas la douceur et la condescendance : c'est faire mal le bien. »

Le principe de la dignité personnelle apparaît enfin comme sanction de la Justice, en ce qu'il nous rend supérieurs à l'iniquité des autres : « Tu supportes des injustices, dit Pythagore : console-toi; le malheur est d'en faire. » Le stoïcisme n'a rien de plus beau : il est là tout entier.

Si l'offense à la dignité des personnes est une atteinte à la Justice, l'offense faite à la dignité d'un peuple est la subversion de toute justice : c'est pourquoi le despotisme, la tyrannie, l'inquisition policière ou sacerdotale sont des agents de corruption et de mort.

Un corollaire de ce principe est que le tyran ne peut jamais

être juste, et qu'on ne peut dire d'un despote que c'est un bon roi. Le gouvernement personnel, avoué ou subreptice, le despotisme et la tyrannie, sont un outrage à la dignité nationale.

Un second corollaire est que, dans une société, l'autorité est adéquate à la Justice, attendu qu'il ne peut pas y avoir dans l'état de dignité supérieure à la dignité nationale, et que la dignité nationale est la Justice même.

Note (B), page 18.

ORIGINE DE LA RELIGION. — Tout ce que nous disons ici sur le sens et l'origine de la religion, et sur la conception de la spiritualité divine, est confirmé par le savant professeur de Strasbourg, F.-G. BERGMANN :

« L'homme est porté à la religion, d'abord par le sentiment invincible qu'il a de son insuffisance *physique* pour se protéger lui-même contre les forces ennemies et inexorables de la nature, et contre les hasards et les accidents de la vie; ensuite par le sentiment de sa faiblesse *intellectuelle*, pour comprendre la réalité, la vie et le monde, dans leur essence et dans leurs causes; enfin par le sentiment de son impuissance *morale* pour satisfaire à la loi de Justice qui s'annonce impérieusement dans sa conscience. Il éprouve donc le besoin de s'appuyer sur quelque ÊTRE qui soit physiquement plus puissant que lui-même, qui soit la clef de voûte de son système plus ou moins scientifique, et qui soit enfin la sanction de sa conscience morale. » (*Les Gètes, ou La filiation généalogique des Scythes aux Gètes et des Gètes aux Germains et aux Scandinaves*, p. 152.)

Voilà, dit Bergmann, comment procède l'humanité primitive, l'homme enfant. Le premier sentiment qu'il éprouve, au moment où il s'éveille sur la terre, est celui de sa faiblesse physique, intellectuelle et morale. Il triomphera, avec le temps, de la première par son industrie; de la seconde par la philosophie, la science, l'observation infatigable; de la troisième par la discipline, par la société, par le maintien de sa dignité, et par la félicité que donne la vertu. Jusque-là il cherche son appui dans un être supérieur : de quelle nature sera cet être ?

« Dans l'origine, continue Bergmann, on ne concevait un dieu, objet de la nature physique, autrement que comme

un être vivant (*ζωον animal*), doué d'une puissance *surhumaine*, et ayant précisément la forme qu'on lui voyait dans la nature. Le premier objet qui fut ainsi revêtu par les premiers peuples de la divinité fut le *ciel*, dont l'éclat frappait sans cesse leurs regards, attirait leur attention, la nuit comme le jour, par ses phénomènes merveilleux et sublimes, et leur inspirait par ses influences bienfaisantes l'idée et le respect religieux d'un être surhumain, puissant, et généralement bienveillant. Comme le ciel n'avait pas de figure humaine, on ne put le concevoir d'abord que comme un animal gigantesque, comme un dieu *zoomorphe*... De son attribut caractéristique, qui est la lumière, il fut nommé *Tivus*, le brillant, le même que *Ziu, Zeus, Dius, Djou-piter*, etc...

« La conception première de la divinité fut donc purement *zoomorphique*. Puis elle devint, par élimination, *anthropomorphique*, et enfin purement *spiritualiste*. » (Ibid., p. 154.)

Bergmann cite ensuite à l'appui de sa théorie une multitude d'étymologies dont voici quelques-unes : *Gott*, nom de Dieu en allemand, le Bon ; — *Bog*, en slave, le vénérable ; — *Bacchos*, du sanscrit *paka*, le respectable, même signification que *Bog* ; — *Moloch*, le roi ; — *Baal*, le maître ; — *Adonai*, le seigneur ; — les *Azes*, dans la langue des Scandinaves, soutiens, protecteurs. — La signification communément donnée au nom de *Jéhovah*, Celui qui est, selon nous est fautive : ce mot signifie le Puissant ou le Fort ; dans quelques passages il est appelé le *fort d'Israël*. Dans les Psaumes, il est sans cesse invoqué comme appui : *Jéhovah est ma forteresse, Dominus arx mea*. La plus intéressante de toutes ces étymologies du nom de Dieu est celle d'Ormuzd, le dieu des mages, en langue zende, *Ahuro-maz-daô*, Soleil beaucoup brillant, ou mieux, beaucoup sachant. Dieu, le Soleil, est la source de toute lumière, par conséquent de tout savoir : il est, comme dit Bergmann, la clef de voûte du système scientifique de l'homme, ce que nous disons précisément aujourd'hui de la Justice.

Quelle que soit du reste la conception de l'Être suprême, *zoomorphique* ou *anthropomorphique*, il est pour l'adorateur le sujet d'inhérence de la force, de la science et de la Justice : c'est ainsi qu'il devient le garant de la foi publique et des contrats, l'auteur et le sanctionnateur du Droit.

« Le rapport mythologique qui existait anciennement entre

le dieu Soleil et la Justice a laissé des traces dans les usages *judiciaires* des Scandinaves et des Germains. D'après ces usages, la justice ne pouvait être rendue que pendant que le Soleil était en course dans le ciel. Le juge siégeant au tribunal devait avoir la face tournée au Soleil, cette source de lumière, de pureté et de justice. Le bouclier, ou la targe, symbole du Soleil (*Targitavus*) et de la royauté, était suspendu au-dessus du siège du chef du jury ; de sorte que *aller à la targe* pouvait signifier, chez les Germains et les Scandinaves, aller à l'assemblée judiciaire. Ensuite le tribunal siégeait aux grandes époques de l'année, c'est-à-dire aux grandes fêtes *religieuses* ; et l'on profitait du grand concours d'hommes qui avait lieu lors de ces assemblées religieuses et judiciaires pour faire également le *commerce*, sous la protection de la justice. L'endroit, tout autour ou tout près du lieu où se tenait le tribunal, se transformait donc chaque fois en un champ de foire ; et de même qu'au moyen âge chrétien le nom de la *messe*, ou de l'acte religieux par lequel s'ouvrait la fête religieuse, devint le nom même pour désigner la foire (all. *messe*, foire), de même, chez les peuples d'origine gëto-gothie, le mot de *targe* prit aussi la signification de marché (Suéd. *torg* n. marché ; espagnol, *trueco*). De ce nom les Goths d'Espagne ont formé le verbe *tocar*, d'où vient le français *troquer*. » (Ibid., p. 200.)

Note (c), page 19.

RÉALISATION DU CONCEPT DIVIN. — Cette question est une de celles sur lesquelles il importe d'appeler avec le plus de force l'attention du peuple. Sous les noms de déisme, panthéisme, religion naturelle, etc., une abominable superstition se trame, à la honte du siècle, et pour la perte de la raison et de la liberté. Ceux qui y travaillent avec le plus de zèle ne paraissent pas se douter encore du résultat de leurs efforts ; ils ne voient pas qu'après avoir éliminé le dieu vivant, réel, positif de la Genèse et du Sinaï, le dieu d'Adam, de Noé, d'Abraham, de Moïse et des prophètes ; le dieu incarné en Jésus-Christ, toujours présent par son esprit dans l'Église, et qui se donne en nourriture dans l'eucharistie, ils préparent, avec leur déisme, une réalisation ou incarnation de l'Être suprême

fois plus monstrueuse. Ici, les faits parlent plus haut que toutes les dénégations : nous n'avons besoin, pour prouver notre dire, que de montrer comment ils s'engendrent.

L'idée de Dieu pur esprit, gouvernant le monde par les seules lois de la nature et sans autre intervention de sa sagesse et de sa puissance, sans manifestations spéciales, sans miracles, sans communication interne ou externe avec l'homme ; cette idée, qui est celle du déisme pur, peut se maintenir tant que le dieu reste à l'état de notion philosophique, d'hypothèse cosmique, de donnée esthétique ou morale, n'ayant de vie que dans les livres et dans l'école.

Mais le jour où ce dieu entre dans la pratique de l'humanité, il tend à se réaliser, à se manifester par des signes sensibles, à prendre corps, âme, visage et caractère ; à se communiquer à certains élus, finalement à se constituer un culte et un sacerdoce. Ce mouvement de réalisation est fatal : le contraire impliquerait contradiction. On ne *pratique* pas Dieu sans le *réaliser*, de même qu'en politique, on n'affirme pas l'absolutisme de l'état sans créer un despote. C'est ainsi que se sont formées toutes les religions, toutes les théologies, toutes les mythologies et toutes les églises. C'est ainsi que le christianisme, après avoir d'abord réduit le mosaïsme pharisaïque et pontifical à son expression la plus simple, en se posant lui-même comme un monothéisme sans temple, sans sacrifice, sans sacerdoce, presque sans dogmes, s'est développé ensuite, par la nécessité de sa pratique, en une théologie, c'est-à-dire en une réalisation sans fin de la Divinité. La civilisation ne vit pas plus de fictions religieuses que de fictions légales : elle cherche en tout le vrai, c'est-à-dire le réel et le positif. Posez l'idée de Dieu en tête de la constitution ; bientôt le peuple voudra le voir ce Dieu ; il entrera en communication avec lui, il lui donnera des prophètes, des apôtres, un Christ.

N'avons-nous pas eu, depuis 89, la déesse *Raison*, le messie Robespierre avec sa prophétesse Catherine Théot, le *Mapa*, et tant d'autres ? M. Enfantin n'a-t-il pas fait adorer son androgyne ? Napoléon I^{er} n'était-il pas en train de passer demi-dieu, quand les désastres de Russie vinrent mettre fin à son apothéose ? Les Mormons ne recommencent-ils pas, en ce moment, à la face de l'Amérique, les merveilles bibliques, ce qu'avait déjà tenté de faire, au XVII^e siècle, le fanatique

Jean de Leyde ? Le mesmérisme, les tables tournantes, les esprits frappeurs, les escargots sympathiques, ne sont-ils pas prêts à livrer à la vieille Europe une religion et un dieu ? On n'attend que la commande. Le catholicisme lui-même ne redouble-t-il pas ses prestiges ?

Eh ! quel temps fut jamais plus fertile en miracles ?

Comme le mosaïsme à ses derniers moments, n'a-t-il pas déjà ses abrégiateurs, ses simplificateurs, ses gnostiques ? N'a-t-on pas prononcé le nom de *néo-christianisme* ? Toute la cohue philosophique n'est-elle pas à l'œuvre pour en recueillir les débris ? L'un s'empare de l'idée de Dieu, et en fait un théisme pur ou religion naturelle. L'autre prend pour lui la Triade ; un troisième recueille le dogme de la prévarication originelle ; tous affirment la Providence, l'imbécillité humaine, la nécessité d'une réparation. On ne s'accorde pas sur la vie future : ceux-ci en font un cercle d'existences à travers les mondes, ceux-là une métempsychose. Cependant il faut croire que la nouvelle religion n'est pas près de se constituer. Chaque jour apporte à ce grand œuvre de nouvelles données. Parmi les étranges maçons de cette incompréhensible Babel, quelques-uns, tout en affirmant la distinction des substances et la nécessité d'une vie ultérieure pour remplir les *desiderata* de celle-ci, nient, de toute l'énergie de leur foi, l'existence d'un Être suprême ; les autres, se plaçant au point de vue diamétralement opposé, reviennent au polythéisme, à leurs yeux bien plus raisonnable, plus vivant, plus fécond, plus idéal que le monothéisme, bien plus aisé surtout à concilier avec les conditions de la science.

Quelle est cependant la pensée commune de tous ces sectaires réalisateurs, que l'on pourrait appeler, non plus l'inérentement, *jovis incrementum*, mais l'arrière-faix de la divinité, s'ils n'inspiraient encore plus de pitié que de dégoût ?

Cette pensée, c'est qu'il faut une religion au peuple ; c'est que le peuple n'a par lui-même ni conscience ni raison, *non est in eo sanitas*, et qu'il serait ingouvernable, si on ne le dominait par la terreur des dieux et les compensations rémunératoires ou pénales de la vie future.

Veillez donc sur vous, gens du peuple ! Ne vous laissez point entraîner à ces religions insolentes, dont le premier et le dernier mot est de vous déshonorer dogmatiquement, afin de

vous exploiter ensuite pieusement. Souvenez-vous, matin et soir, que la gloire de l'homme sur la terre est de suffire; que vous possédez en vous mêmes toutes les conditions de vertu et de félicité; et que votre première loi est de garder votre âme et de ne vous incliner devant aucune divinité ni du ciel, ni de la terre, ni de l'enfer.

Note (D), page 34.

SÉPARATION DE LA RELIGION ET DE LA MORALE CHEZ LES ANCIENS. — Il y a peu d'idées, en matière de philosophie, de littérature et de morale, qui ne soient pour ainsi dire aussi vieilles que l'humanité même. Un écrivain contemporain, M. DEMOGEOT, *Histoire de la littérature*, a observé que les anciens avaient déjà posé le principe de la morale sans la religion. Mais cette théorie n'eut pas de suite. La Grèce ne fit que prélude à la philosophie. A partir d'Alexandre, le monde, plus il avance, moins il paraît capable de se passer du secours de la religion; et comme l'idée n'a véritablement de nouveauté qu'au moment où pour la première fois elle se réalise, on peut et l'on doit dire que la séparation de la foi et de la morale a fait son entrée dans le monde avec la Révolution française.

Note (E), page 37.

OPINION DE SÉNÈQUE, sur la Révélation. — La pensée de Sénèque, telle qu'elle se trouve présentée dans le texte, peut paraître outrée. Il dit au même endroit : *Quid aliud est natura quam Deus?* La nature, qu'est-elle autre chose que Dieu? Mais il y aurait fort à faire, s'il fallait concilier toutes les idées qui tombent de la plume de Sénèque. C'est une espèce d'éclectique, un esprit ouvert à toutes les nouvelles idées; tantôt théiste, et tantôt panthéiste, mystique et raisonneur, conservateur des traditions et apôtre de la révolution, un homme dont la parole est l'écho de la pensée universelle, encore confuse et contradictoire, beaucoup plus que de la sienne propre. C'est ainsi qu'après avoir exprimé cette idée, rapportée plus bas (page 54) : « Obéir à Dieu, c'est la liberté; » — et cette autre : « Une si grande chose que la vertu ne peut subsister sans le secours

de Dieu, » il dit : « Me demandez-vous en quoi consiste cette absolue liberté? A ne craindre ni les hommes, ni les dieux. *Quæris quæ sit ista absoluta libertas? Non homines timere, non Deos.* Pensée qui peut encore s'expliquer au sens religieux.

Note (F), page 39.

MONOTHÉISME. — Il est assez ordinaire aujourd'hui, parmi les écrivains mêmes qui n'admettent aucune religion, de faire du monothéisme une prérogative des peuples sémitiques, et de son établissement dans le monde civilisé, une sorte de mission humanitaire de la race d'Israël. Tout cela supposerait que la conception monothéiste est plus rationnelle, plus approchant de la vérité, plus digne des nations civilisées, plus morale, plus sociale, enfin, que la conception polythéiste, qui distingue, dit-on, les peuples indo-germaniques.

Il y a, dans ces diverses assertions, à peu près autant d'erreurs que de mots.

D'abord, il est impossible de prouver, par aucun monument, que le monothéisme soit plus naturel aux peuples sémitiques qu'aux peuples iaphétiques, ou, ce qui revient au même, qu'il ait pris naissance et se soit développé chez les premiers, qui l'auraient ensuite révélé aux seconds. Le contraire serait plutôt la vérité.

Dans les temps reculés, le polythéisme est partout, en Égypte, en Arabie, en Palestine. Le monothéisme ne se montre pas moins fréquent, si par monothéisme on entend l'adoration, chez un peuple, d'une divinité spéciale, à l'exclusion de toutes les autres.

Le polythéisme se trouve jusque dans le Décalogue. Lorsque Jéhovah dit aux Hébreux par la bouche de Moïse : *Vous n'aurez pas d'autres dieux, en ma présence*, il ne nie pas l'existence de ces dieux, il prétend seulement jouir, à leur exclusion, du culte d'Israël. C'est en ce sens que l'entendaient les Israélites eux-mêmes, comme on peut le voir par un passage du livre des Juges où Jephté, s'adressant au roi des Ammonites, revendique au nom de Jéhovah la propriété du territoire de Canaan, au même titre que les Ammonites revendiquaient la propriété de leur pays au nom de leur dieu Chamos. Dans d'autres passages de

la Bible, Jéhovah est mis sur la même ligne que les autres dieux, ce qui, je le répète, implique un polythéisme au moins théorique, sinon pratique, chaque nation étant censée servir, d'une façon particulière, le dieu qu'elle avait choisi pour protecteur. La même chose a lieu dans les villes grecques : chacune, à l'origine, a son dieu ou sa déesse nationale; Pallas ou Minerve règne à Athènes, Vénus à Sparte, Junon à Samos, Diane à Ephèse, Jupiter à Dodone, Apollon à Delphes, etc., comme Jéhovah à Jérusalem, Astarté à Sidon, Chamos chez les Ammonites, Moloch chez les Moabites, Baal, Mammon, Beelzébub, etc., dans d'autres localités. Voilà le polythéisme et le monothéisme combinés ensemble : sous ce rapport, je le répète, il n'y a pas de différence entre les fils de Japhet et ceux de Sem. La pluralité des dieux, *elohim*, est tellement familière à la langue hébraïque, que ce pluriel se construit continuellement avec un nom propre singulier : *Jéhovah mes dieux*; *Chamos tes dieux*; comme si les noms de *Jéhovah*, *Chamos*, etc., indiquaient une collectivité divine, de même que ceux d'Israël, Ammon, Moab, etc., indiquent une collectivité humaine. Puis, les tribus et les villes se rapprochant, formant des alliances, les dieux semblent pactiser à leur tour : Israël sacrifie aux dieux de ses voisins, qui de leur côté envoient des offrandes à Jéhovah. C'est ce que la Bible traite de *fornication*. Les villes grecques en usent de même; la promiscuité est partout : voilà le polythéisme.

En second lieu, si l'on ne peut dire que le monothéisme ait surgi et se soit développé, comme un produit indigène, parmi les Sémites, tandis que le polythéisme régnait parmi les races indo-germaniques, il n'est pas plus vrai que les Juifs aient été chargés, par une sorte de mission providentielle, de propager cette croyance dans le monde. Tout cela est une illusion d'historien, causée par la détermination qu'a reçue, au moment décisif de sa divulgation, le monothéisme.

Le dogme de l'unité de Dieu, en tant que principe de religion, est le produit d'une élimination qui s'est opérée naturellement, lentement, chez tous les peuples, bien moins par la méditation philosophique que par les révolutions politiques des états. La conquête entraînant, sinon l'abrogation totale du culte du peuple vaincu, au moins la suprématie de celui du peuple vainqueur, une foule de divinités sont rentrées dans le néant, par cela seul que les cités qu'elles protégeaient avaient été incorporées

dans d'autres états. Jéhovah était perdu, comme Moloch, Chamos, Tartac, et tant d'autres, si le sacerdoce juif n'avait réussi à obtenir de Cyrus, après la prise de Babylone, un édit de restauration de la nationalité judaïque. Rétablir la nation, rebâtir le Temple, c'était tout un. Cela parut si extraordinaire, c'était une chose tellement inouïe de voir un peuple, un dieu, sortir pour ainsi dire du tombeau et revivre d'une vie nouvelle, que les Juifs se crurent dès lors invincibles, et se mirent à espérer pour leur Jéhovah et pour eux-mêmes des destinées pareilles à celles des empires d'Assyrie et de Perse. Toutes les nations, disaient les prophètes, devaient venir *adorer* à Jérusalem, comme elles étaient allées à Babylone : c'est ce qu'expriment les titres honorifiques donnés à Jéhovah de *Dieu des dieux*, *Seigneur des Seigneurs*, *Dieu des armées*, *A qui nul d'entre les dieux n'est comparable*. C'est toujours du polythéisme, non plus, il est vrai, un polythéisme démocratique comme autrefois, lorsque les dieux marchaient de pair, c'est un polythéisme hiérarchisé. La courtoisie d'Alexandre envers le grand pontife Jaddus mit le comble à l'exaltation judaïque : aussi lorsque plus tard Antiochus Épiphane entreprit de faire forniquer les Juifs avec les dieux de la Grèce, il n'était plus temps : un parti de puritains se forma; la persécution amena la révolte, et le *peuple de Jéhovah* retrouva pour quelque temps son indépendance sous les Maccabées. A cette époque, le polythéisme était depuis longtemps miné chez les Européens par la philosophie; l'unité de Dieu était enseignée dans les mystères, sans que ni les Juifs, ni aucune nation parmi les Sémites, se doutassent seulement de cette révolution. La langue hébraïque, dépourvue de termes abstraits, est incapable d'exprimer une idée métaphysique : comment veut-on que le peuple ait conçu d'emblée, par une intuition diamétralement opposée à son génie, l'idée de l'unité de Dieu, la plus métaphysique de toutes les idées? Ce qui prouve que le monothéisme, dans le sens philosophique du mot, n'était pas encore entré dans l'esprit des Juifs au premier siècle de l'ère chrétienne, c'est précisément leur foi messianique. Qu'est-ce que le messianisme? La suprématie du dieu des Juifs sur tous les autres dieux, et, en conséquence, la domination d'Israël sur tous les peuples. Le monothéisme est si peu une idée juive ou sémitique, qu'on peut dire que la race de Sem a été par lui désavouée, rejetée : c'est ce qu'exprime la déclaration des apôtres aux Juifs

obstinés dans leur particularisme : *Puisque vous repoussez la parole de Dieu, du Dieu universel, nous passons aux gentils.*

Le monothéisme est une création de l'esprit indo-germanique ; il ne pouvait sortir que de là. Ce qui lui a fait donner le baptême en Palestine, — il n'a reçu la circoncision que sous Mahomet, — c'est, ainsi que nous l'avons dit dans le texte, que le monothéisme se posant, comme antithèse révolutionnaire, en face du panthéonisme impérial et conservateur, la logique voulait tout à la fois qu'il partît du foyer le plus incandescent de la révolution, qu'il s'en appropriât la théologie, la cosmogonie, la liturgie, les traditions, et jusqu'à la langue.

Quant à la supériorité, théorique et pratique, du monothéisme sur le polythéisme, après avoir été, pendant près de 2,000 ans, un axiome de métaphysique et de morale, elle semble aujourd'hui, parmi les amateurs de religion, redevenir douteuse. On apprécie, plus qu'on n'avait fait auparavant, ce polythéisme splendide, qui avait donné un si magnifique essor à la personnalité humaine, et dont le souvenir s'associe, dans la mémoire des hommes, avec les créations de la poésie la plus merveilleuse et de l'art le plus achevé. On commence à trouver que, l'être perdant en réalité ce qu'il gagne en étendue, il se pourrait faire que le monde fût plein d'esprits de toute grandeur, depuis l'esprit de l'homme jusqu'à celui de Sirius, depuis l'esprit de Sirius jusqu'à celui du plus vaste système, et que l'esprit ou l'être universel fût, comme l'être absolu de Hegel, un pur néant. S'il ne tenait qu'à M. Renouvier, l'un de nos philosophes critiques les plus récents, le monde religieux ferait sans hésiter cette évolution, qui du moins, s'il faut en croire l'exact et positif philosophe, aurait quelque chance de ne pouvoir aussi facilement se réduire à l'absurde.

Ce qui est certain, c'est que le monothéisme, là où il a été cultivé, n'a pu se maintenir dans la pureté de son essence. Dès avant Jésus-Christ, Platon et d'autres distinguèrent en Dieu différentes hypostases ; les gnostiques en portèrent le nombre jusqu'à huit, dix, douze ; la kabbale s'égara dans les mêmes spéculations, auxquelles le concile de Nicée mit un terme, l'an 325 de J.-C., en décidant qu'il y aurait trois personnes en Dieu, ni plus ni moins.

L'exemple de Mahomet, qui n'associe pas, c'est-à-dire qui nie la collectivité en Dieu, n'infirme en rien les observations

qui précèdent. Mahomet ne parut chez les Arabes encore idolâtres qu'au VII^e siècle après J.-C. Son monothéisme est emprunté de celui des Juifs et d'Arius, dont nous venons d'expliquer la filiation. S'il y a plus de rigueur unitaire dans l'Allah des Arabes que dans le Dieu chrétien et le Jéhovah des Juifs (voir le livre de la *Sagesse*, et *Job*, c. XXVIII), cela vient tout à la fois de la nécessité où se trouvèrent les *Croyants* de s'opposer aux anciennes religions, et de leur incapacité théologique.

Note (a), page 51.

LA DÉMOCRATIE RELIGIEUSE. — Une opinion encore très-répondue parmi les démocrates, c'est que la religion par elle-même est, quoi qu'on dise, favorable à la liberté, à l'égalité, au développement de la Justice, mais qu'elle a été faussée et déshonorée par les prêtres. Ce fut l'opinion de Voltaire, de Rousseau, de Robespierre et des Jacobins ; c'est elle qui prépara la réouverture des églises et le Concordat, et qui, de nos jours, a procuré une certaine vogue à l'école de M. Buchez, à celle de P. Leroux et à quelques autres. Mais l'illusion se dissipe : on revient peu à peu au vrai principe de la Révolution, à la foi de Diderot, de Condorcet, de Volney, de Mirabeau, de Sieyès, de la Gironde, de Danton, de Cloutz. Le républicain religieux se fait de plus en plus rare : on ne trouverait pas aujourd'hui une assemblée de démocrates qui votât le préambule de la Constitution de 1848.

Voici ce que nous écrivait l'an passé un citoyen de la Charente-Inférieure, resté fidèle à la profession de foi du *Vicaire savoyard* :

« Sauf une grande chose, le génie, que vous avez de plus que moi, et une autre moins grande chose, la renommée, je crois voir entre nous assez d'analogies pour prendre la hardiesse de vous écrire, et même d'espérer une bonne et cordiale réponse.

« Comme vous, je suis fils d'un maréchal ferrant, ancien volontaire de 92 ;

« Comme vous j'ai été professeur de langues ;

« Comme vous j'ai fait une grammaire, dont je vous prie d'agrèer un exemplaire, et sur laquelle je sollicite instamment votre avis ;

« Comme vous, je crois que tous les sacerdoxes ont compromis l'idée religieuse.

« Mais je ne crois pas, comme vous, que cette idée soit perdue, ni qu'elle doive ou puisse se perdre. Je vois en elle au contraire la vraie et indéfectible distinction de l'Humanité; je prends au sérieux la plaisanterie : *Tous les animaux sont raisonnables; l'homme seul est religieux.*

« Vous-même, ô confesseur et martyr, combien religieux vous êtes, quoi que vous puissiez dire! religieux au dieu *Justice*, qui serait certainement le véritable, si vous lui reconnaissiez une personnalité, la personnalité suprême, sans laquelle mon humble logique cherche en vain la cause efficiente de nos petites personnalités.

« Voulez-vous me permettre de dire comment j'explique cette différence de nos opinions fondamentales? Par la différence de nos cultes, de nos éducations religieuses.

« Vous savez : *Omnis repletio mala, perdicum autem pessima.* Le catholicisme vous a fait trop manger de ses perdrix, qui, à ce qu'on dit, sont un peu passées. Je comprends à merveille votre indignation; j'en ai vu nombre d'autres ayant la même cause. Pour moi, le protestantisme ne m'a servi, et à ma discrétion, que du pain sans levain et des laitues amères : j'ai toujours appétit de l'aliment religieux.

Ni le dieu de Calvin, ni le dieu d'Hildebrand,
N'ont satisfait mon cœur ; il en sent un plus grand.

« Ah! celui-ci, quand vous viendrez à le prêcher!... Les athées, généreux monsieur Proudhon, hélas! on les connaît à leurs fruits; et ce n'est pas vous qui portez de ces fruits-là.

« Croyez donc en Dieu, en l'être *juste* par essence, en l'idéal formel, bien qu'inaccessible, de la *Justice*, en l'indispensable ami du Peuple, ô enfant du Peuple; en l'éternel ouvrier, ô noble forgeron de la pensée; et alors elle n'aura pas de clou que vous ne soyez capable de river.

« C'est même, à ce qu'il me semble, le seul et unique moyen de reboucher ceux de vos vrais adversaires. Il y a lieu de craindre qu'en ne l'employant pas vous ne fassiez leurs affaires mieux que les nôtres, bien malgré vous.

« Je sais bien d'autre part que de nos jours il faut chanter plus haut que son propre diapason pour se faire entendre; mais

votre timbre a bien assez de mordant pour se passer de cette dissonance.

Laisse là l'artifice, il n'est pas fait pour toi.

« Vous n'en avez pas plus besoin... que de mes téméraires conseils, qui pourtant, je m'en tiens assuré, ne risquent pas de vous déplaire : vous avez trop d'esprit pour ne pas dire que c'est une manière, chez quelques rêveurs, de témoigner leur sympathie et leur admiration. »

Si l'auteur de cette lettre, aussi affectueuse que spirituelle, m'avait mieux lu, ou mieux compris, je ne dis pas qu'il n'eût trouvé dans mon livre rien à reprendre, mais à coup sûr ses observations eussent porté sur toute autre chose.

Ainsi, je ne crois ni ne dis nulle part que *les sacerdoxes ont compromis l'idée religieuse* : c'est une analogie à supprimer entre mon honorable correspondant et moi. Je dis au contraire que c'est L'IDÉE RELIGIEUSE qui COMPROMET LE SACERDOXE; en d'autres termes, ce n'est pas l'Église qui fait la religion, mais la religion qui fait l'Église; de sorte que si cette dernière a perdu la Justice, la faute n'en est pas à la corruption du clergé, comme le disent les calvinistes, mais précisément à l'idée religieuse, représentée par l'Église.

Ainsi encore je ne nie pas que la religion, bien que, selon moi, devenue incompatible avec la morale, ne soit un des traits qui distinguent l'homme des autres animaux : j'admets au contraire cette distinction; j'avoue même que la marque en est ineffaçable. Seulement, je soutiens que la religion n'est qu'une figure, une poésie, une mythologie de la Justice, et que c'est pour cela que la Justice s'affirmant elle-même, n'a plus que faire de la religion. Qu'on rejette cette thèse, à la bonne heure : mais qu'on ne la supprime pas en m'attaquant; car, on le sait, supprimer n'est pas répondre.

Il plaît à mon correspondant de me faire *athée*. — Mais, quoique je sois peut-être de tous les mortels celui que la crainte de Dieu tourmente le moins, je ne suis point athée; j'ai toujours protesté, et le plus sérieusement du monde, contre cette qualification. Ne disputons pas sur la nature et les attributs de Dieu; tenons-nous-en à la définition vulgaire : celui-là est athée, qui nie dogmatiquement l'existence de ce Dieu. Or, je fais profession de croire et de dire que nous ne pouvons légiti-

mement rien nier ni rien affirmer de l'absolu : c'est une des causes pour lesquelles j'écarte le concept divin de la morale. Qu'on dise qu'un pareil doute est insoutenable, que par cela seul que Dieu est possible, il est, et que je ne puis plus à son égard rester dans l'indifférence : je comprends l'objection, et si elle m'est faite, je tâcherai d'y répondre. Mais qu'on ne me fasse pas athée, quand ma philosophie elle-même s'y oppose.

On s'en prend à l'éducation catholique de l'athéisme, vrai ou supposé, dans lequel il arrive parfois aux chrétiens orthodoxes de tomber. On préfère, et de beaucoup, l'éducation protestante, qui, du moins, dit-on, nous laisse l'appétit des choses religieuses. J'avoue qu'à mes yeux ce serait une triste recommandation pour le protestantisme. Mais je ne vois pas qu'il y ait moins d'athées parmi les protestants que parmi les catholiques ; je soutiens même qu'il y en a davantage, ne fût-ce que par cette considération que le protestantisme, en vertu de son principe, tend nécessairement, et à peine d'inconséquence, au déisme, lequel est un athéisme déguisé, comme l'a si bien dit Bossuet. Ce qui le prouve, c'est qu'une partie notable des protestants, les plus religieux, sentant bien que la foi s'en allait, se sont séparés de l'Église-mère et forment une secte à part, sous les noms de piétistes, de méthodistes, etc. Pour sauver leur religion, en un mot, les plus pieux parmi les protestants reviennent au catholicisme.

Mon contradicteur se vante d'avoir trouvé un Dieu *plus grand* que le Dieu de Calvin et des Papes. Il serait généreux à lui de nous le faire connaître, ce Dieu. J'ai bien peur que ce qu'il prend pour une idée agrandie de la Divinité, n'en soit au contraire l'évanouissement. Plus l'idée gagne en étendue, dit la logique, plus elle perd en réalité. C'est ce qui arrive, par exemple, lorsque l'homme religieux passe du polythéisme au monothéisme, de celui-ci au panthéisme, etc.

Mais ne chicanons pas sur les détails : venons au fait. Le fait, c'est qu'une fraction du parti républicain, après avoir nié le droit divin selon Grégoire VII, l'accepte selon J.-J. Rousseau, Robespierre et Napoléon. Or, à ce parti de révolutionnaires englués, voici ce que, sans nous préoccuper davantage de l'existence ou de la non-existence de Dieu, nous opposons, et que nous les prions de réfuter sérieusement :

1. Dans la civilisation, le mouvement religieux est inverse

de celui de la liberté et de la science, en sorte que ce qui est progrès pour ces dernières signifie, implique recul pour la religion, et *vice versa*.

2. L'intervention d'une autorité extérieure, naturelle ou surnaturelle, dans l'ordre de la Justice et comme sanction de la Justice, est destructive de la Justice. En autres termes, la Justice s'affirme et se défend toute seule, ou elle n'est pas.

3. Le culte rendu aux dieux a pour corollaire inséparable le dédain, *dedignationem*, de l'homme et sa dégradation, ainsi que le démontre la théorie d'une prévarication originelle.

4. L'idée de Dieu, si métaphysique qu'elle soit, du moment qu'elle s'introduit dans la pratique sociale, tend à se réaliser physiquement, à se constituer un sacerdoce et à ramener l'idolâtrie, le messianisme et toutes les superstitions.

Ces propositions fondamentales font l'objet principal de notre publication. Qu'on les réfute, qu'on nous montre comment l'idée abstraite de Dieu peut devenir une loi positive de la raison pratique sans entraîner toutes ces conséquences : nous verrons ensuite ce que nous aurons à faire.

Note (H), page 51.

CONDITIONS D'UNE RELIGION NOUVELLE. — Il est certain que la religion tend à se rationaliser à mesure que la civilisation fait des progrès. Le polythéisme anthropomorphe est supérieur au zoomorphisme, en ce sens qu'une idole à forme humaine est quelque chose de plus relevé qu'une idole à forme de taureau ; pareillement le monothéisme enseigné par Platon, Anaxagore, et prêché dans les mystères, est supérieur au polythéisme, en ce sens que le premier témoigne d'un plus haut degré d'abstraction que le second. Cette *élévation* de l'idée religieuse est ce qui fait illusion à beaucoup de gens. On y voit un perfectionnement, un progrès de la religion, et l'on se plaît à croire que, comme le christianisme a régénéré la société en s'élevant lui-même au-dessus du polythéisme ; tout de même il se peut, il est probable, nécessaire même qu'une religion nouvelle, transformant le christianisme, et élevant la pensée religieuse à un degré inconnu, rajeunisse la société. Pauvre sophisme, que le moindre examen va faire évanouir !